

L'Écho des jeunes : Une avant-garde inachevée

Michel Pierssens et Roberto Benardi

Volume 32, numéro 3, automne 1996

Québec, une autre fin de siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036035ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036035ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pierssens, M. & Benardi, R. (1996). *L'Écho des jeunes : Une avant-garde inachevée*. *Études françaises*, 32(3), 21–50. <https://doi.org/10.7202/036035ar>

Résumé de l'article

La fin du XIXe siècle a connu, au Canada comme en Europe, une floraison de revues littéraires, parmi lesquelles *L'Écho des Jeunes*, publié à Montréal, se distingue par son éclectisme et sa modernité. Cette revue est la création d'un groupe de jeunes qui, depuis la petite municipalité de Sainte-Cunégonde, noue des rapports étroits avec une partie de l'avant-garde française contemporaine. Elle s'efforcera pendant quelques années d'imposer un ton nouveau, entre décadence et symbolisme, parmi les jeunes poètes canadiens-français, juste avant la création de l'École littéraire de Montréal, dont beaucoup de ses collaborateurs deviendront membres. *L'écho des Jeunes* réussit à donner une expression convaincante de l'esprit fin de siècle répandu dans de petits milieux montréalais très originaux, trop négligés par l'histoire littéraire.

L'Écho des jeunes : **Une avant-garde inachevée¹**

MICHEL PIERSENS ET
ROBERTO BENARDI

Le 25 février 1914, mercredi des Cendres, Édouard-Zotique Massicotte rédige une « note bibliographique », sans doute à l'intention de son ami le bibliophile Victor Morin, qui l'insère aussitôt dans son exemplaire relié de *L'Écho des Jeunes*, où elle figure toujours².

Cette revue, écrit-il, fut fondée par M. Victor Grenier, imprimeur de Sainte-Cunégonde. Elle devait jouer, ici, le rôle de *La Plume*, du *Mercur de France* et de *L'Ermitage de France*.

1. Les auteurs souhaitent remercier ici, pour l'assistance qu'ils leur ont apportée dans leurs recherches, S. Suriam, A.-G. Bourassa, le Projet d'histoire de la vie littéraire au Québec (Université Laval) et, tout spécialement, René Veilleux.

2. Les deux volumes reliés de *L'Écho des Jeunes* ayant appartenu à Victor Morin (imprimés en 1894 et 1895 respectivement) sont aujourd'hui la propriété des Collections spéciales des bibliothèques de l'Université de Montréal. Seuls 10 exemplaires du premier volume avaient été mis en vente. Dans une note manuscrite de 1903 conservée dans un « spicilège », Massicotte indique : « À ma connaissance il n'y a que cinq exemplaires complets du premier volume et deux du second. »

Par esprit d'imitation, plus que par dépravation, nos jeunes essayèrent des articles audacieux ou grivois³.

Pour leur bonheur, peut-être, ils ne réussirent pas à émouvoir le public et *L'Écho* n'eut jamais plus que 25 à 50 lecteurs, exclusivement recrutés parmi ceux qui s'occupaient de littérature.

M. Grenier, alors un tout jeune homme, en avait la propriété et la direction. Il écrivait lui-même, sous divers pseudonymes.

Encore que ces pages soient anodines auprès de ce que publiaient alors les Jeunes-France, il serait injuste de rendre publics les pseudonymes des rédacteurs de *L'Écho*, sans leur autorisation.

À l'époque où ces jeunes Canadiens écrivaient, la plupart d'entre eux étaient étudiants... de quelque chose... et ils croyaient montrer plus de talent en sortant des sentiers battus. C'est une erreur heureuse parfois — commune à la jeunesse de tous les temps et de tous les pays.

L'Écho était censé être bi-mensuel et succédait au *Petit Recueil littéraire*. Le premier numéro parut fin de 1892⁴ et le dernier fin de 1895. La publication de régulière qu'elle était au début traîna bientôt de l'aile et après la première année, les numéros parurent d'une façon intermittente, ce qui ne contribua pas pour peu à faire oublier la revue.

Paix à ses cendres !

É.-Z. Massicotte, en se faisant l'historiographe approximatif de la revue (il se trompe dans les titres et les dates), opère un curieux reniement. On ne conserve guère de lui aujourd'hui qu'une image d'honnête responsable des archives judiciaires de Montréal, ardent défenseur de l'Église et de la Patrie, mémorialiste minutieux, organisateur des défilés de la Saint-Jean-Baptiste pendant des années, en oubliant qu'il avait pourtant signé de son nom, dans sa jeunesse,

3. Dans une première version de cette « Note bibliographique », datée cette fois de 1903 et qui préparait peut-être un projet, inabouti, de réédition de ses poèmes en recueil, Massicotte avait écrit : « articles cyniques, audacieux ou grivois ». La suppression du mot « cyniques » est révélatrice de sa prudence croissante. La même note qualifie alors la revue de « folie d'adolescents » et donne la liste des pseudonymes utilisés : Daphnis (Arthur Côté, ensuite à *La Presse*) ; Onetti du Plaisir (J. M. Marcil) ; Ève (Éveline Ouellette, plus tard Mme Camille Bernier, M.D.), Marc Hassin (Amédée Denault) ; Jules St Elme (*id.*) ; Béral l'Enfer (Albert Ferland) ; Paul de Varès (J. G. Boissonnault, avocat). Toutes les mises au net des textes de Massicotte pour *L'Écho* et portant les marques de la préparation pour l'impression, sont jointes à cette note.

4. Le premier numéro date en réalité de novembre 1891.

quelques-uns des textes les plus audacieux de l'époque. *Le Monde illustré* du 19 mai 1894 ne disait-il pas de lui : « c'est le premier poète canadien qui ait osé prôner la poésie décadente et se livrer ici à la culture de ce genre fin de siècle », et Denis Ruthban ne lui avait-il pas déjà consacré un long article très critique dans *La Croix*, le 9 juin 1893, sous le titre « Un décadent canadien⁵ » ? Ce généalogiste et folkloriste attaché à l'idéologie du terroir⁶ pour laquelle la poésie fin de siècle ne pouvait qu'être anathème, avait aussi sur la conscience une vingtaine de poèmes, en vers ou en prose, publiés dans les années 1890, et dont certains exhalaient une certaine odeur de soufre, légère mais insistante. Une bonne partie en avait paru dans *L'Écho des Jeunes*, mais également dans diverses revues et dans des journaux antérieurs et postérieurs, entre autres dans *Le Glaneur* de Lévis, dans les deux séries du *Recueil littéraire* et dans *Le Monde illustré*⁷. Les plus présentables se trouveront repris dans *Les Soirées du Château de Ramezay* en 1900⁸.

Nous nous intéresserons ici avant tout cependant à la dimension collective de l'aventure tentée par les quelques jeunes gens évoqués par Massicotte de façon un peu désabusée, dans un contexte qui ne s'y prêtait guère. Qui étaient ces jeunes et que voulaient-ils ? Que puisse naître dans

5. D. Ruthban y montre cependant une excellente connaissance du mouvement poétique français contemporain et cite le Rimbaud de *Voyelles*, Mallarmé, Adam, Pharamond, Verlaine, Moréas, Baju, Huysmans, Ghil, etc. « Tous ces confrères d' *Adoré Floupette* ne sont pas également lamentables. » Pour plus de précisions sur le sens du terme « décadent » vers 1890, cf. Noël Richard, *Le Mouvement décadent*, Nizet, 1968.

6. Son frère cadet, l'illustrateur bien connu J.-M. Massicotte, poursuivra la même évolution. Après des débuts très fin de siècle (voir le frontispice de *L'Écho des Jeunes*), il se spécialisera dans la célébration de la culture paysanne et villageoise. Cf. B. Genest, *Massicotte et son temps*, Montréal, Boréal Express, 1979.

7. Il en sera brièvement le directeur en 1898.

8. Le rôle de Massicotte dans la vie culturelle montréalaise, de la fin des années 1880 jusque dans les années 1950, aura été considérable et mériterait tout un livre où il faudrait faire une place à sa longue complicité avec des figures comme A. Fautoux, P.-G. Roy ou V. Morin. L'autoportrait qu'il donne dans *Le Monde illustré* du 6 juin 1891 le peint parfaitement : « Taille moyenne, gros, gras, à la barbe inculte. Apparence sémitique. A des traits de ressemblance avec Zola et Richépin. Caractère étrange, tour à tour pensif, joyeux, sarcastique ou sérieux. A été reporter, comptable, acteur, déclamateur, rédacteur, bouquiniste et amoureux. Est actuellement collectionneur, critique, nouvelliste, antiquaire, numismate, biographe, historien, poète, réaliste, décadent. A lu tous les auteurs, a étudié tous les genres et les a tous essayés. On remarque chez lui la passion de la phrase sonore et ciselée. Un ami l'a défini : "Une anathèse vivante, visant l'originalité." Signes particuliers : radical, pessimiste, optimiste, panthéiste, déiste, catholique et éclectique. Ne refuse pas la louange. »

l'isolement une ambition poétique moderniste, qu'elle conduise à la formation de groupes militants, à la publication de revues, à l'organisation de réseaux dont nous verrons qu'ils sont en contact avec leurs pairs français ou belges — voilà qui est étonnant et justifierait de concevoir quelque chose comme une sociocritique des singularités, qui soulignerait non plus les déterminismes et les formations sérielles, mais les émergences non répétables et les cristallisations imprévues. Sans doute y avait-il un rôle à remplir, en attente d'acteurs, étant donné la façon dont Montréal tentait de s'arrimer à la France depuis les années 1880, mais rien ne permettait de prévoir comment cela se jouerait. Le fait est qu'il existe pourtant une préhistoire de la modernité montréalaise, celle de la génération littéraire de 1890, qui précède donc la mise sur pied de l'École littéraire de 1895, laquelle referme une période au moins autant qu'elle en ouvre une autre. Cette préhistoire de l'avant-garde trouve ses racines, curieusement, du côté de Sainte-Cunégonde, une petite ville réunie par la suite à Montréal, qui paraît bien avoir été le foyer inattendu d'une ardente modernité. Ses deux hérauts sont alors Édouard-Zotique Massicotte et François-Xavier Victor Grenier.

SAINTE-CUNÉGONDE

Sainte-Cunégonde, coincée entre Montréal et Saint-Henri, avait été érigée en municipalité en 1874. « Petite ville florissante⁹ », elle compte vers 1890 une dizaine de milliers d'habitants, ouvriers, artisans et petits-bourgeois dont l'activité est reliée aux nombreuses industries du quartier. Le *Lovell's* (ce précieux annuaire commercial) note que la ville possède l'éclairage électrique et un réseau d'adduction d'eau de première qualité, ainsi qu'un hôtel de ville digne de mention, auquel *Le Monde illustré* consacre à la même époque un long article, juxtaposé à un conte d'Alphonse d'Allais. Massicotte lui-même célébrera sa petite patrie en 1893 dans *La Cité de Sainte-Cunégonde de Montréal*, ouvrage illustré par son propre frère. Le bref chapitre qu'il y consacre au théâtre est particulièrement révélateur de ce que peut avoir été l'ambiance culturelle de cette communauté fort dynamique, propice au développement de la curiosité pour les formes contemporaines de l'art. On trouve là une confirmation sans ambiguïté de ce qu'ont déjà souligné les historiens du théâtre quant à la vitalité et à l'attrait des cercles d'amateurs au

9. D'après une coupure de presse du 24 décembre 1896 d'origine inconnue conservée par Massicotte dans l'un de ses « spicilèges » (Bibliothèque nationale).

XIX^e siècle. Nous apprenons ainsi que c'est lors de la construction d'une école de garçons, rue Vinet, qu'«il fut décidé de faire une salle propre aux séances dramatiques dans l'étage supérieur de la bâtisse». La première pièce, représentée le 16 juin 1884, était un drame en cinq actes, *Les Pirates de la savane*, joué par des «amateurs recrutés parmi la jeunesse intelligente aidée par quelques vétérans de la scène». Le succès de l'entreprise aboutit quelques années plus tard, en 1890, à la constitution d'un cercle plus strictement organisé, le Cercle Molière, qui devait compléter le programme théâtral par une série de conférences¹⁰. Les citoyens, constate Massicotte, «sont fiers de leur cercle et sont heureux de l'encourager».

Fils d'un marchand de chaussures établi de longue date dans le quartier, l'étudiant en droit Massicotte aura fini par y passer sa vie, tout en faisant carrière dans les petites revues, les journaux, les multiples associations culturelles de l'époque (y compris l'École littéraire de Montréal, dont il sera l'un des fondateurs et deviendra le secrétaire), puis aux archives judiciaires¹¹. C'est là encore qu'il a fait la connaissance du mystérieux Victor Grenier, dont tout indique qu'il fut, dès l'âge de 16 ans (il était né en 1873), l'initiateur ou au moins l'agent d'une passion moderniste bien plus radicale que ce que Massicotte lui-même avait connu. C'est bien à lui en tout cas que, dans la «notice bibliographique» que nous avons citée, il attribue sans ambiguïté la fondation et la direction de *L'Écho des Jeunes*, dont le premier numéro parut en novembre 1891. Le rôle de ce tout jeune homme dans l'entreprise, bien que difficile à cerner, fut très certainement considérable, sinon décisif. Mais comment Victor Grenier avait-il lui-même découvert l'existence des jeunes littérateurs français et belges de son époque, éditeurs du *Mercure de France*, de *L'Ermitage*, de *La Plume*, de la *Jeune Belgique* ou du *Rouen-Artiste*? Tous les échos qu'il signera dans la revue attesteront de l'existence d'échanges réguliers et suivis, déjà anciens et sans aucun doute accompagnés d'une correspondance que l'on aimerait pouvoir consulter. Qui donc avait pu lui révéler, peut-être dès avant la

10. Massicotte ne donne que peu de noms. Parmi ceux-ci, J.-P. Vébert se trouve mentionné comme metteur en scène de l'un des succès du groupe. Il figurera aussi au moins une fois au sommaire du *Recueil Littéraire* de Grenier et Massicotte, en juin 1889.

11. Massicotte, «résidant à Sainte-Cunégonde depuis près de 55 ans», donnera ses souvenirs sur ce village à *La Presse* le 11 juin 1927, entre autres sur le «Cercle Molière», consacré au théâtre. Le nom de Grenier figure de son côté dans presque toutes les distributions des pièces données par le Cercle Saint-Henri. *L'Écho* est une excellente source d'information sur les activités théâtrales et sur les personnalités de la scène de l'époque.

fondation de sa première revue, *Le Recueil littéraire*, en 1888, les arcanes de la poésie nouvelle qui s'inventait alors en Europe de manière souvent confidentielle? Sans en avoir la certitude, on peut supposer que certains expatriés auront servi d'intermédiaires.

LES CANADIENS À PARIS

On sait en effet que les étudiants canadiens étaient nombreux à Paris à cette époque, comme en témoignent les fréquents «Échos de la bohème canadienne» publiés par le Dr Rodolphe Chevrier dans *Le Monde illustré* (il donne également au moins une «chronique parisienne» au *Glaneur*¹²). Ces étudiants en médecine qui logent au Quartier latin se retrouvent à la Crémérie Polidor, rue Monsieur-le-Prince, où elle existe toujours avec son décor inchangé¹³. Ils se retrouvent aussi au cercle littéraire «La Boucane», installé au Café du Rocher, 128, boulevard Saint-Germain, lieu de passage obligé des Canadiens en visite à Paris. Il y a encore le cercle du Gardénia, fondé en 1887 par Paul Fabre, le fils du très dynamique commissaire général du Canada à Paris, Hector Fabre : on se réunit au siège du Commissariat, rue de Rome, on dîne à proximité, et on y fait du théâtre. Ce milieu mixte, où se rencontrent Français et Canadiens, fréquente le Chat Noir¹⁴ et publie *Paris-Canada*, dirigé par Hector Fabre, puis par Paul¹⁵. La réapparition de la revue sera d'ailleurs signalée par Grenier dans *Le Recueil littéraire* en janvier 1891. On en conclura que le va-et-vient de la «jeunesse intelligente» était intense entre Paris et Montréal pendant ces années où l'esprit déca-

12. Il est aussi l'auteur d'un ouvrage : *Tendres choses (poésies canadiennes)*, que l'on ne s'étonnera pas de voir imprimé par P. Bédard et annoncé dans *La Fortune*.

13. Le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse consacre aux «crémeries» de Paris l'un de ses articles les moins connus mais les plus savoureux.

14. Une coupure de presse non identifiée datant sans doute de la fin des années 80 et recueillie par Massicotte dans un de ses cahiers spicilèges, annonce «une soirée genre Chat Noir» donnée par des artistes français en visite (Mlle Lamberty, MM. Dethureins, Butat et Sallard). L'auteur de l'article, un «Cte G. Des V.», y explique longuement la nature et l'esprit du cabaret fondé par Salis, où officie Alphonse Allais.

15. Cet «organe international des intérêts canadiens et français» paraissait depuis 1884. Cf. François Caradec, *Alphonse Allais*, Belfond, 1994, p. 313 et suiv., ainsi qu'ici-même l'article de D. Chartier. Il serait possible de chiffrer assez précisément les voyageurs canadiens à Paris à partir de la rubrique qui recense régulièrement les visiteurs venus s'identifier auprès du Commissariat. Paul Fabre publiera aussi des *Notes de voyage*, à Paris en 1895. Il y relate avec enthousiasme une tournée du Québec effectuée en compagnie d'Alphonse Allais.

dent se mêle à l'esprit d'entreprise et le sentiment crépusculaire à la foi en l'avenir. Les occasions de contact et d'échange sont donc fort nombreuses, parallèlement aux liens très étroits qu'avaient forgés les milieux cléricaux des deux côtés de l'Atlantique¹⁶, et même si les Canadiens recherchaient en général plutôt les salons catholiques éclairés, du moins officiellement, beaucoup avaient manifestement d'autres curiosités, au point parfois de rapporter de Paris la traditionnelle syphilis, comme Charles Gill, à cette époque rapin dans l'atelier de Gérôme¹⁷.

Il faut remarquer par ailleurs que pendant les années 1880-1890, la volonté de développer les relations commerciales entre la France et le Canada se renforce, avec la bénédiction de l'Angleterre¹⁸. C'est la période où les idées libérales (en politique et en économie) se manifestent très concrètement. Du côté français, des personnages comme Gustave de Molinari, Étienne Hulot, Frédéric Gerbié, Philippe Deschamps, etc., fréquentent le milieu libéral ou républicain canadien¹⁹. Tous ces gens s'opposent au mouvement clérical, très conservateur et parfois francophobe. Ils sont en contact, à Paris comme à Montréal, avec leurs homologues canadiens qu'ils fréquentent assidûment, comme Louis Fréchette (hôte de l'Académie française), Honoré Beaugrand, Faucher de Saint-Maurice, etc., avec lesquels ils entretiennent des rapports constants.

16. La dimension intellectuelle parfois positive de ces échanges mériterait d'être mise en évidence, malgré leur caractère essentiellement réactionnaire.

17. R. Hamel, *Gaétane de Montreuil*, thèse, Université de Montréal, 1971.

18. L'établissement du Crédit foncier franco-canadien (qui introduit au Canada le système hypothécaire par annuités — nouveauté financière considérable) date de 1881, et le traité relatif aux échanges de produits commerciaux (vins, savons, fruits, bois, etc.) entre la France et le Canada sera signé en 1895. Cf. *La France et le Canada français. Discours prononcés au banquet donné le 18 novembre 1880 par les citoyens de Montréal à MM. Thors, de Molinari et de Lalonde, délégués français*, Montréal, Imprimé aux Ateliers de *La Minerve*, 1880.

19. G. De Molinari, économiste, a participé à la fondation du Crédit foncier franco-canadien. Il est l'auteur de deux récits de voyage au Canada, *Lettres sur les États-Unis et le Canada*, de 1876, et *Au Canada et aux Montagnes Rocheuses*, de 1886. E. Hulot, écrivain, a visité le Canada en 1886 et est entré en contact avec le milieu libéral montréalais dont il donne son appréciation dans son récit de voyage *De l'Atlantique au Pacifique à travers le Nord des États-Unis*, en 1888. F. Gerbié, économiste et écrivain, avait souhaité l'établissement de liens commerciaux, et par conséquent d'une immigration française accrue, dans un ouvrage de 1896, *France et Canada*. Ph. Deschamps, autre libéral français, livre un éloge, curieusement utopique, du système bancaire montréalais et du génie civil canadien dans son récit *À travers les États-Unis et le Canada*, de 1896.

C'est aussi l'époque des grandes expositions parisiennes, qui voient beaucoup de voyageurs passer par la capitale française. Celle de 1889, qui vient de se conclure, a déjà préparé le terrain pour la fastueuse Exposition universelle de 1900. En définitive, c'est donc l'accomplissement du triptyque « Progrès, amour du travail, respect de la Liberté », qui marquera l'essor idéologique et intellectuel de cette fin de siècle, malgré l'emprise croissante des milieux réactionnaires sur toute la société.

Sur un plan plus strictement littéraire, aussi rangés qu'ils aient pu l'être, il était alors difficile aux jeunes gens qui visitaient Paris ou qui y séjournaient pour études d'ignorer les nouveautés qui faisaient sensation. Sans y regarder de très près, tous les journaux entretenaient une incessante polémique dont les jeunes poètes faisaient les frais, en mélangeant allègrement « naturalisme », « symbolisme » et « décadence ». Tout comme les journaux parisiens, qu'ils suivent souvent assez fidèlement, les journaux montréalais font eux aussi l'amalgame. C'est pourtant là, dans le milieu des étudiants et des petites revues, à Paris comme à Montréal, que s'esquisse la nouvelle littérature. Après l'œuvre de pionnier qu'avait accomplie *La Pléiade* quelques mois plus tôt²⁰, c'est ainsi que paraît, le 1^{er} janvier 1890, le premier numéro du nouveau *Mercury de France*, sous la direction d'Alfred Vallette (Grenier signale la réception de cette « splendide revue » en janvier 1891 dans *Le Recueil littéraire*). C'est la même année que *L'Ermitage* voit le jour, et c'est l'année suivante que *La Revue Blanche* prend un nouveau départ en passant de Bruxelles à Paris, sous la direction d'Alex. Natanson. Un même motif anime toutes ces créations : œuvrer dans la liberté à la recherche d'une esthétique et d'une morale nouvelles.

VICTOR GRENIER

Étonnamment, bien qu'il n'ait semble-t-il jamais quitté Sainte-Cunégonde, Victor Grenier se trouve donc en parfaite synchronie avec Vallette (qualifié plus tard par lui d'« ami » dans *L'Écho*) qui souhaite, dès son premier éditorial, qu'on rencontre dans les pages du *Mercury* « une vérité neuve ou quelque idée d'avant-garde ». En parfaite synchronie avec tous les groupes qui fondent ou refondent au même moment, toujours sous l'étendard de la *jeunesse*, leur mot fétiche, les revues qui vont marquer la fin du siècle. Grenier se trouve même légèrement en avance sur certains d'entre eux, puisque le premier numéro du *Recueil littéraire*, « publication mensuelle »

20. M. Pierssens, « Ephraïm Mikhaël et la première *Pléiade* », in B. Melançon et P. Popovic, *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, Fides, 1995.

de 16 pages dont il est l'« éditeur propriétaire », avait dû paraître en novembre 1888²¹. É.-Z. Massicotte, 21 ans, en est le « secrétaire de la rédaction²² ».

Grenier, du fait qu'il était alors déjà imprimeur, vraisemblablement associé à son père avait pu facilement devenir éditeur²³. Installé au 3069, rue Notre-Dame Ouest, à Sainte-Cunégonde, il restera toujours imprimeur et libraire-éditeur dans le même quartier, après diverses pérégrinations²⁴, jusqu'à sa mort en 1940²⁵. Malgré cette pérennité de l'imprimeur et son implication extraordinairement précoce dans l'édition, il n'existe que peu de traces de ses activités, en dehors des deux revues que nous étudions. On ne trouve guère, dans le registre littéraire, portant le sigle « Librairie Victor Grenier », que trois recueils de poèmes, tous trois du même auteur : W.A. Baker. Ce dernier, devenu « officier d'Académie », avait été présent dès les premières réunions de l'École littéraire de Montréal en 1895²⁶. Dans un autre registre, Grenier fut aussi éditeur de catalogues de théâtre dans les années 1920²⁷. C'est

21. Nous disons « a dû », car les collections du *Recueil* sont incomplètes et ne commencent qu'avec le cinquième numéro, daté de mars 1889.

22. Dans un long compte rendu du livre de Massicotte sur Sainte-Cunégonde, paru dans le *Monde illustré* du 19 mai 1894, Joseph Genest note que l'auteur avait fondé « avec le concours de M. Victor Grenier, le *Recueil littéraire*. Il fut aussi l'un de ceux qui tentèrent la transplantation dans cette ville du *Glaneur*, de Lévis »

23. Un devis de l'Imprimerie Grenier (« Impressions de toutes sortes. Reliures »), signé Évariste Grenier et daté du 29 février 1896, figure dans les archives de la Ville de Montréal. L'imprimerie sera d'ailleurs pendant longtemps l'un des fournisseurs attirés de la Ville.

24. Une publicité parue dans le numéro de juin 1889 du *Recueil* indique que l'imprimerie se trouvait désormais au 3179. L'atelier était donc à deux pas de chez l'ami Massicotte, qui vit au 3107, c'est-à-dire chez son père, Édouard, dont la boutique est au 3109. Rachetée en 1941 par M. A. Huberdeau, l'Imprimerie Grenier fut reprise par Armand Grenier et Adrien Charrtier en 1945. Elle disparut définitivement en 1951.

25. Grenier fut enterré au cimetière de Côte-des-Neiges, dans une fosse commune. Il était pourtant assez connu pour que *La Presse* lui consacre une brève nécrologie accompagnée d'une photographie, le lendemain de sa mort, le 29 novembre 1940. Il était né le 14 juin 1873 : il avait donc à peine 16 ans au moment où il était devenu « éditeur-propriétaire » du *Recueil littéraire*. Les archives photographiques de Massicotte comportent d'excellents portraits de Victor (alors âgé d'une cinquantaine d'années) et d'un Armand (son fils, le seul survivant) d'une trentaine d'années à l'allure élégante et distinguée.

26. *Les Aubes sur les cimes* (1924), *Poèmes des montagnes* (s.d.) et *Poésies choisies* (1932).

27. Il publie au moins deux répertoires, l'un en 1920 et l'autre en 1925. Chacun fait la liste de nombreuses pièces, classées selon les exigences de la distribution (« drames pour jeunes gens », etc.). Le stock d'ouvrages disponibles devait être assez considérable, étant donné l'ampleur du marché des cercles d'amateurs. On y retrouvait, inévitablement, *Les Deux Orphelines* et *La Porteuse de pain*, ainsi que tous les mélodrames de Jules Mary.

dire que la passion pour les planches ne l'avait jamais quitté, depuis ses débuts au Cercle Molière, puis au Cercle littéraire Saint-Henri²⁸. Ce groupe d'amateurs très dynamique eut les honneurs d'une double page dans *L'Annuaire théâtral* de 1908-1909, où apparaît une photo de Grenier en dandy portant chapeau²⁹. Mais peut-être la Société de publication générale de Sainte-Cunégonde, qui fait de la publicité pour sa collection intitulée «Bibliothèque populaire» dans *Le Recueil*, est-elle également propriété de Grenier, puisque les ouvrages qu'elle contient sont en partie les mêmes que ceux qu'offre la revue en prime aux abonnés, qui se voient proposer pêle-mêle les *Contes fantastiques* d'Hoffmann, les *Cœuvres oratoires* de Massillon, les *Harangues* de Napoléon et *Le Dernier Abencérage* de Chateaubriand, à moins qu'ils ne préfèrent Nerval et *Le Voyage en Orient* — autant d'invendus qu'il s'agirait d'écouler?

LE PREMIER RECUEIL LITTÉRAIRE

Jusqu'au 8^e numéro, paru le 1^{er} juin 1889, le *Recueil littéraire* porte les noms de Grenier comme éditeur-propriétaire et de Massicotte comme secrétaire de la rédaction. Le 1^{er} juillet, le titre de Grenier change : il devient «directeur» ; Massicotte, pour sa part, garde le sien. Le 15 août, nouveau changement : le nom de Massicotte disparaît et Grenier reste seul directeur, étalant son nom et son titre sur toute la largeur de la couverture. Ce qui n'empêche nullement Massicotte de continuer à figurer au premier rang des quelques auteurs publiés par la revue, dont les ambitions affichées par le sous-titre («Romans-contes-nouvelles-poésies-voyages-sciences, etc. ; littérature canadienne et étrangère») ne se traduisent qu'imparfaitement dans les sommaires. L. A. Brunet et Fréchette y côtoient Alfred des Essarts et Charles de Guise, ainsi que les mystérieuses Elisa, Attala ou Jeanne, rejointes par François Coppée. On y trouve aussi déjà Miss E. Ehrtone et A. Ellivedpac, qui figureront fréquemment par la suite dans *L'Écho*. Rien pour effrayer les commanditaires, parmi lesquels figurent des compagnies d'assurances, des libraires, des pharmaciens, le Magasin de thé de Saint Henri, des tailleurs, des banques, des menuisiers,

28. La notice nécrologique de *La Presse* (29 novembre 1940) le donne encore comme directeur du Cercle littéraire de Saint-Henri et «artiste du théâtre depuis 40 ans». Ce Cercle, fondé en 1878, avait fusionné avec le Cercle Dramatique de Saint-Henri (fondé un an plus tôt) en 1909.

29. Un article de Léon Trépanier (dépositaire des dossiers de Massicotte après sa mort), paru dans *La Voix populaire* de Saint-Henri le 25 février 1953, fait de Grenier le «directeur» du Cercle littéraire. Dans cet article consacré à «La Fondation du "Recueil littéraire" à Sainte-Cunégonde en 1889», il souligne par ailleurs que «Grenier lança la première et la seule revue littéraire qui ait jamais vu le jour» à cet endroit.

des photographes, des épiciers, etc., généralement établis rue Notre-Dame ou ailleurs à Sainte-Cunégonde. La liste est indicative de relations de bon voisinage entre des commerçants assez éclairés pour accepter de soutenir ainsi la jeune littérature. Bien enracinée, l'entreprise reste largement locale, même si les relations internationales de la revue se développent assez vite, sous l'impulsion de Grenier, puisqu'il fait état dans ses « petites notes » de la réception du *Mercur de France*, de *La Revue artistique et littéraire*, des *Annales gauloises* ou des *Mois*, toutes publiées à Paris. Il s'y ajoute *La Cloche*, hebdomadaire curieusement publié « à Madagascar³⁰ ».

LE SECOND RECUEIL LITTÉRAIRE

Les choses changent avec la nouvelle série du *Recueil*, dont le premier numéro paraît au début de 1891, cette fois sous la direction de Pierre Bédard³¹. Celui-ci a racheté la revue à Grenier (qui en reste l'imprimeur) au moment où commençait à paraître *L'Écho des Jeunes*, ce qui n'est sans doute pas un hasard³². Le sous-titre fait état de domaines nouveaux (« Religion-histoire-économie sociale-littérature-sciences-beaux-arts-bulletin bibliographique ») et les sommaires s'ouvrent à des collaborations plus variées, où quelques noms d'écrivains français vont vite dominer. Le « programme » exposé par le nouveau directeur fait maintenant la part belle à la religion et au patriotisme, mais Massicotte, qui reste la vedette des sommaires, paraît s'en écarter quelque peu. En effet, sous le choc de la découverte qu'il vient de faire de Verlaine, grâce à l'ouvrage de Charles Morice feuilleté par hasard chez

30. *L'Écho* entretiendra par la suite des relations étroites avec Georges Elcar, directeur d'une revue illustrée assez éphémère intitulée également *La Cloche*, mais publiée à Paris, où Elcar était né en 1858. Il avait publié *Grenouille*, une étude de mœurs, ainsi que *Les Propos de Georges Relac* en 1892.

31. Dans un numéro de *L'Écho des Jeunes* paru en 1895, Jean Cris (Massicotte) décrit ainsi Pierre Bédard : « Taille moyenne, barbe noire à la Boulanger. Bonne apparence. Ancien étudiant en médecine, ancien étudiant en architecture, ancien éditeur. Est revenu au scalpel. Quoique père de famille a conservé l'enthousiasme d'un célibataire. S'est voué aux articles transcendants et aux nouvelles descriptives. En somme esprit sérieux quoiqu'un peu naïf. Auteur des « Études et récits ». Signes particuliers. Ancien président du « Cercle Dollard ». Médite un nouveau volume. » p. 91.

32. P. Bédard fait de « Monsieur V. Grenier » le dédicataire de l'un des récits recueillis dans *Librairie Sainte-Henriette*, préface de Rémy Tremblay, paru chez G.A. et W. Dumont à Montréal, s.d. (ca. 1890). Il s'agit là de la seule allusion à Grenier par un de ses anciens camarades qui soit venue à notre connaissance. Parmi les autres dédicataires : « mon ami É.-Z. Massicotte » et « Monsieur P. G. Roy ».

Beauchemin³³, il commet ainsi à 24 ans un *Croquis d'hiver* destiné à célébrer Montréal, une œuvre publiée en avril 1891 dans le premier numéro de la nouvelle série :

Aujourd'hui, je viens essayer de te décrire alors que la charmeuse dans ton éblouissante robe de blancheur céleste, te faisant belle pour activer les caresses séniles d'un soleil d'hiver, tu apparais pimpante au milieu des frimas, des glaces, des neiges où la lumière se diffuse et te fait briller comme si de diamant était lissé le costume recouvrant ta personnalité idéale³⁴...

Les foudres de *La Revue canadienne* le distinguent aussitôt. Dans les deux pages de compte rendu tantôt ironique et tantôt indigné qu'un courageux « X » consacre au *Recueil*, c'est Massicotte qui s'attire les remontrances les plus sévères :

... la pièce à sensation, la pièce ébouriffante de cette première livraison, c'est *Croquis d'hiver* par M. É.-Z. Massicotte. Le poète, ou le prosateur, car on ne saurait dire s'il veut faire de la prose ou de la poésie, compare notre bonne et religieuse cité de Montréal pendant la saison des neiges, devinez à quoi ? À une *charmeresse* aux amants sans nombre [...] M. É.-Z. Massicotte, pour ses descriptions pittoresques, ne se contente plus des termes reçus, il crée à son usage personnel un vocabulaire tout nouveau... Je ne sais pas trop ce qu'est le style *décadent*, mais je crois que cela en est... pour la simple raison que ce n'est aucun des autres styles. Ce style a cela de commode qu'il permet de faire gémir la presse sans s'être jamais donné la peine d'étudier son français. Et c'est avec de pareilles élucubrations que M. Pierre Bédard prétend *donner aux lettres canadiennes un caractère national!* Ô merveilleuse puissance de la candeur !

Une revue qui se donnait pour modèle *L'Univers* de Veillot et qui se consacrait, comme le proclamait son sous-titre, *Religioni, patriae, artibus*, ne pouvait pas considérer d'un bon œil de pareilles expériences³⁵. Le second numéro du

33. Il en fait le récit dans une excellente « Étude sur Paul Verlaine » parue les 17, 24 et 31 décembre 1897 dans *Le Signal*.

34. Cité dans sœur Sainte-Berthe (Jeanne d'Arc Lortie), « Édouard-Zotique Massicotte, poète », *Archives des Lettres Canadiennes*, vol. III.

35. Massicotte et son groupe n'étaient cependant pas complètement isolés. Le *Canada-Revue* annonce lui aussi, en novembre 1892 : « Nous commençons une série de correspondances parisiennes d'un de nos jeunes amis, décadent fervent. Nos lecteurs goûteront, nous l'espérons, la littérature très fin de siècle de notre nouveau et aimable collaborateur. » Mais ces correspondances seront bien rares et les textes fin de siècle se limiteront, dans la revue, à des emprunts au *Chat Noir* et à la publication du discours de Zola sur la tombe de Maupassant.

Recueil a cependant droit à plus de clémence, car Pierre Bédard a eu la bonne idée de commencer à publier en feuilleton *La Vie de Jésus-Christ* du R. P. Didon, heureuse réplique à Renan — encore qu'« on se demande, dit "X", toujours soupçonneux, ce que vient faire la divine figure de Jésus en aussi frivole compagnie ». La réplique de Massicotte à ces critiques ne manque pas de panache. Elle nous permet surtout de situer les ambitions et la portée du mouvement poétique qui se dessine alors et qui proclame des idéaux, hélas!, trop vite abandonnés. Sous le titre courageux d'« Intolérance », il écrit en effet :

Nous sommes dans un pays libre.

Chaque individu a le droit de critiquer ce qui choque ses idées, de même qu'il a celui d'écrire, dans le genre qu'il préfère.

Aussi, je n'en veux pas à monsieur X... de m'avoir critiqué, pas plus qu'il ne m'en veut — j'en suis persuadé — pour avoir écrit dans le style *fin-de-siècle*.

C'est un simple essai que j'ai voulu faire, pour ma satisfaction personnelle et celle de mes amis.

Jamais je n'aurais cru que les graves personnages de la *Revue canadienne* se seraient occupés de ce futile jeu littéraire, qui consiste à donner du rythme à la phrase, à la ciseler, à faire percevoir des nuances inconnues, à frapper par la nouveauté des images. On a même dit que j'étais un décadent et que je voulais introduire le décadentisme. Partant de ce point, mon *Croquis d'hiver* m'a attiré des applaudissements et des sifflets. Une bonne partie de la jeunesse française et canadienne-française m'a applaudi, une autre partie de la jeunesse canadienne m'a sifflé. Laquelle des deux a raison³⁶ ? »

La nouvelle série du *Recueil* était pourtant bien loin de publier des horreurs. Malgré les hardiesses et les nouveautés supposées du poème contesté, Massicotte lui-même ne se réclame pas d'autres révolutionnaires que « Daudet, Maupassant, Richepin, Bourget et l'abbé Blanc ». On trouve dans la revue, à côté de poèmes anodins de Canadiens comme Pamphile Le May, Rodolphe Brunet, Frid Olin, des textes non moins inoffensifs de poètes ou prosateurs français ou belges comme J. B. Chatrian, A. Capdeville, (« de Villeneuve-lès-

36. *Le Recueil littéraire*, 10 juin 1891, p. 132. Jules Saint-Elme, dans *Le Monde illustré* du 2 mai 1891, avait été en effet bien plus accueillant : « En accusant réception des deux premières livraisons du *Recueil littéraire*, charmante revue nouvelle, sous l'habile direction de l'un de nos collaborateurs, M. Pierre Bédard, *Le Monde illustré* est heureux d'offrir à son jeune confrère ses souhaits de la plus cordiale bienvenue. »

Béziers»), A. Daudet ou Charles Fuster. Romancier, ce dernier provoquera d'ailleurs avec *L'Amour de Jacques* (publié en feuilleton dans *Le Recueil*) l'enthousiasme soutenu des jeunes Canadiens, qui ne se lasseront plus de sa prose, pourtant insipide, pendant les années qui suivront. Il est vrai qu'une brochure d'A. Sautour sur *Idéal et Naturalisme*, consacrée pour l'essentiel à Fuster, avait fait de lui le modèle d'une littérature, « moderne » certes, mais exempte des « excès » du naturalisme. *Le Recueil* ne se distingue donc guère par son audace lorsqu'il inflige à ses lecteurs des biographies d'Octave Feuillet (avec portrait), de Paul Bourget ou de M^{gr} Dupanloup. Il n'y avait peut-être pas là de quoi secouer ce que Pierre Bédard appelait dans un éditorial « L'Indifférentisme littéraire au Canada³⁷ » :

Il est un vice qui par son extension rapide et ses conséquences funestes détruit chez un peuple tout ce qui est noble, grand et beau.

Comme le flot écumeux de la mer rongant petit à petit les rochers de la rive, ce mal dévore les meilleurs fruits de l'intelligence, et cela avec une insatiabilité inquiétante.

Je veux parler de l'indifférence en matière littéraire.

[...]

Or, le vice que j'ai signalé au commencement de cet article empêche *parmi nous* l'extension de la Littérature et cause au progrès de notre nationalité un tort qui dans quelques années deviendra irréparable.

Donc que tous ceux qui se sentent remplis du feu de l'enthousiasme et qui rendent à l'Art un culte d'admiration livrent une guerre acharnée à l'ignorance.

[...]

Et quels sont les remèdes? Donner aux lettres et aux arts l'encouragement nécessaire, en établissant de grands concours littéraires et artistiques, et en créant dans les principales villes des bibliothèques publiques où le peuple, trop pauvre pour s'abonner aux revues et acheter les livres, ira s'instruire et développer ainsi chez lui l'amour du Vrai, du Bon, du Beau.

Ce programme doit plus à Victor Cousin (dont un livre célèbre avait fait un slogan des derniers mots employés par Bédard) qu'à Mallarmé ou à Rimbaud. Il reste que le groupe du *Recueil* constitue bel et bien ce qui peut passer pour une avant-garde, dans la mesure où, sinon par les textes publiés,

37. *Le Recueil littéraire*, mai 1890, p. 170.

du moins par les lectures de leurs auteurs, quelque chose des nouveaux mouvements littéraires européens pénètre malgré tout dans un pays autour duquel une Église aux penchants dictatoriaux avait tenté depuis longtemps d'ériger un véritable cordon sanitaire. C'est ainsi que *Le Recueil* ne fait aucun mystère de ses préférences en offrant une liste des « Publications recommandées » par lui à ses lecteurs. Liste du plus haut intérêt, puisque n'y figurent, dit une notice, « que les journaux nous donnant l'échange d'annonce », soit ceux avec lesquels une correspondance suivie existe donc, et dont on nous fournit l'adresse et le coût des abonnements. On y trouve quelques revues canadiennes : *Le Glaneur* publié par Pierre-Georges Roy à Lévis, *La Famille*, *L'Étudiant* et *Le Couvent*, publiés à Joliette par l'infatigable abbé Baillargé (dont il faut souligner le rôle dans la formation d'une jeunesse « littéraire »), le *Canada-Revue* d'A. Filliatreault³⁸, paraissant à Montréal. Les autres revues mentionnées sont françaises. Les plus anodines ont pour nom : *La Revue artistique et littéraire pour tous* (dirigée par Miss E. Ehrtone, future collaboratrice de *L'Écho*), *Le Glaneur* (paraissant à Ernée, Mayenne), *Le Passe-temps d'Alsace-Lorraine*, *La Province*. D'autres, en revanche, représentent beaucoup plus l'esprit nouveau, qui fera la part belle au décadentisme et au symbolisme, comme *La Revue contemporaine* ou *L'Ermitage*³⁹. Le secrétaire de la Société historique de Montréal n'a donc peut-être pas tout à fait tort lorsque, dans le discours qu'il prononce lors de la remise d'une médaille à Massicotte, bien des années plus tard, il s'exclame : « Je n'ai

38. *Canada-Revue*, violemment anticléricale et ouvertement républicaine, mène alors une guerre acharnée contre les « calotins » qui cherchent à l'étrangler, entre autres l'abbé Baillargé, l'une de ses bêtes noires, et contre M^{sr} Fabre, archevêque de Montréal (le propre frère d'Hector, le libéral directeur du *Paris-Canada*) à qui il intente un procès qui dure du 26 octobre 1893 (date à laquelle l'archevêque est convoqué au Palais de Justice) au 13 avril de l'année suivante, selon *L'Almanach du Peuple* publié chez Beauchemin. Une publicité parue dans *La Fortune* l'annonce comme « journal des hommes de progrès » et clame : « Abolition des privilèges ! Éducation gratuite ! » Marc Sauvalle en était la principale signature. Français d'origine (comme plusieurs journalistes montréalais de cette époque), venu au Canada en 1884, il fut rédacteur en chef de divers journaux, et finit traducteur en chef du ministère des Mines à Ottawa. Pierre Savard étudie la querelle des journaux libéraux contre les cléricaux ultramontains dans *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis, 1851-1905*, Les Cahiers de l'Institut d'Histoire, n° 8, Québec, Presses de l'Université Laval, 1967.

39. On aimerait aujourd'hui lire la correspondance échangée avec ces jeunes revues, mais les archives semblent avoir disparu et il n'en reste aucune trace dans les collections publiques québécoises des revues européennes d'avant-garde qui circulaient alors à Montréal dans les petits cénacles que nous examinons ici. Il est à espérer que ces documents ont été préservés dans des collections privées qui s'ouvriraient un jour.

pas besoin de dire qu'avec son enthousiasme juvénile, il ne pouvait alors appartenir qu'à la littérature d'avant-garde, et c'était en vers symbolistes, inspirés de Mallarmé et de Verlaine, qu'il traduisait de préférence ses sensations multiples et qu'il donnait aussi une expression à ses successives amours dans *L'Écho des Jeunes* et dans *La Revue littéraire* de Grenier⁴⁰. » Comme il le dit encore, «rien ne laissait alors présager cet attrait pour la vie cénobitique que M. Massicotte a depuis contracté au sein des archives». P. G. Roy, l'ancien directeur du *Glaneur* de Lévis, devenu depuis archiviste en chef de la province de Québec, fait lui aussi allusion à une jeunesse agitée : «Je ne pourrais l'affirmer, mais je présume qu'il a quelques péchés de jeunesse à cacher⁴¹. »

Après le coup de semonce adressé à Massicotte pour son *Croquis d'hiver*, *La Revue canadienne* ne trouvera toutefois par la suite plus grand-chose à redire chez son jeune confrère, Charles Fuster n'ayant rien d'un Zola. De fait, Bédard semble bien transporter à Montréal le programme du *Glaneur* de Lévis (fondé en 1890, et avec lequel *Le Recueil* fusionnera en 1892), ainsi que son engagement contre la «décadence». *Le Glaneur* avait érigé l'auteur de *L'Amour de Jacques* en modèle et le nouveau *Recueil* renchérit en publiant le roman en feuilleton, non sans lui avoir consacré toute une page du «bulletin bibliographique⁴²». Fuster avait appelé au «réveil», car «de sinistres goujats insultaient au baiser / On déshonorait tout, la joie et la fortune / L'idéal en faillite était de l'imposture / Un jour, en nous, un jour on vit fraterniser / La boue avec la pourriture ».

Jules Saint-Elme (pseudonyme d'Amédée Denault), en citant ces vers dans *Le Glaneur*, en rajoutait dans la dénonciation pour flétrir «le décadentisme du style, le décadentisme de l'idée, c'est-à-dire l'abâtardissement de l'esprit, le dessèchement du cœur; cette école de soi-disant néo-littérateurs qui afflige la France...», heureusement combattue par la «phalange des vrais amis de l'art⁴³». À bas les «auteurs de

40. In Victor Morin, *Trois Docteurs*, Montréal, «Édition intime», hors-commerce, 1936, p. 13. Morin se trompe en parlant de la *Revue littéraire*: il s'agit en fait du *Recueil littéraire*, le même dont il est question ici.

41. Discours prononcé lors de la remise d'un doctorat *honoris causa* de l'Université de Montréal à Massicotte et publié dans Victor Morin, *op. cit.*, p. 25.

42. «Les tendresses les plus exquis, les sentiments les plus passionnés, toutes ces émotions, ces ivresses qui font naître un amour ardent, tout cela dans ce roman délicieux est exprimé en un style chaleureux, entraînant et châtié... *L'Amour de Jacques* est un véritable petit chef-d'œuvre; nous en conseillons fortement la lecture à nos amis.» p. 216.

43. «Délits de presse», p. 321-332. Ce qui ne l'empêche nullement de collaborer à *L'Écho* sous le pseudonyme de Marc Hassin.

décadence, naturalistes au petit pied, symbolistes mystiques et toute la séquelle des incompris et des incompréhensibles.» Pour Denis Ruthban, «encore au berceau, [la littérature canadienne] est tombée en plein romantisme»; elle est «venue trop jeune dans un monde trop vieux⁴⁴». Avant de fusionner avec *Le Glaneur* en 1892, *Le Recueil* de Bédard aura à son tour publié force portraits et biographies d'écrivains français assez peu avant-gardistes: Georges Pradel, Charles Simond, Erckmann-Chatrian, Labiche ou Octave Feuillet — en remontant jusqu'à Lamartine. Certains des «jeunes» Canadiens publiés connaîtront pourtant une notoriété ultérieure non négligeable: Germain Beaulieu, Rodolphe Brunet⁴⁵ (déjà présent dans le *Recueil* de Grenier), Arthur Côté, Albert Ferland, Pamphile Le May ou Pierre-Georges Roy — sans compter Massicotte.

Il y a dans tout cela quelque chose de curieux. Après tout, n'était-ce pas la même petite dizaine de «jeunes» qui animait, à des titres divers, toutes ces revues? Les sommaires paraissent souvent interchangeables, et l'on ne voit guère de différence majeure d'orientation entre *Le Recueil littéraire* première manière, *Le Glaneur*, *Le Recueil* seconde manière ou *Le Monde illustré*, puisque s'y retrouvent en gros toujours les mêmes signatures, sous le signe de l'incontournable Fuster. Il existe pourtant des nuances, parfois difficiles à percevoir aujourd'hui, mais qui nous montrent que l'on se permettait en certains lieux plus de liberté qu'en d'autres. *Le Glaneur*, malgré les envolées de Massicotte sur les prêtres et la patrie, reste légèrement frondeur (si l'on peut dire) par rapport au *Recueil* de Bédard, plus cosmopolite mais plus conservateur, tandis que *Le Recueil* de Grenier semble lui-même avoir fait preuve de bien plus d'ouverture que n'en montrera jamais son successeur. *Le Monde illustré*, quant à lui, ne se permet aucune des grivoiseries assez provocantes de *L'Écho des Jeunes*, le plus audacieux de tous, incontestablement, puisqu'il n'hésite pas à afficher à l'occasion un anticléricalisme assez virulent (du moins sous la plume d'Alex. Gerbée — alias Grenier) ni à chanter en termes très précis les séductions des «charmeresses» ou encore les plaisirs de la morphine, célébrés par Massicotte. Ce

44. «La littérature canadienne et la critique», p. 290.

45. Brunet a lui-même eu son «journal littéraire», *La Fortune*, tiré, prétend-il, à 100 000 exemplaires, et dont le premier numéro est paru en mai 1892. Le capital social en était de 20 000\$, et tout achat d'un exemplaire du journal correspondait à une parcelle de ce capital que l'on pouvait acquérir pour de bon après tirage au sort. On ne sait si cet ingénieux système a enrichi ses promoteurs. Parmi la très abondante publicité, on remarque celle pour le *Glaneur* de P. Bédard. Il semble que Brunet et Bédard se soient associés ensuite pour devenir propriétaires de l'imprimerie d'où sortait *La Fortune*. Parmi les collaborateurs figurent, évidemment, Massicotte et G. Beaulieu.

dernier apparaît ainsi comme le véritable trait d'union entre toutes ces publications, puisqu'il n'en est aucune où il n'ait publié au moins un poème ou un article.

L'ÉCHO DES JEUNES

La chronologie des parutions de *L'Écho des Jeunes* est difficile à établir avec précision. «Éclectique», comme l'indique son sous-titre, la revue est également irrégulière. Une partie seulement des couvertures ayant été conservées dans les collections que nous avons pu consulter, certains numéros ne peuvent être datés qu'avec une marge d'erreur que seules des allusions temporelles présentes dans les articles permettent de réduire, sans toujours l'éliminer. Directeur sous le pseudonyme d'Alex. Gerbée, Grenier distingue lui-même deux volumes. Le premier, inauguré en novembre 1891, s'achève en août ou septembre 1894 avec le douzième numéro, que complète une table des matières du volume arrangée par nom d'auteur. Il aura par conséquent fallu près de trois années pour parvenir jusqu'à ce terme. Le deuxième volume (le seul pour lequel les couvertures ont été conservées intégralement) commence à paraître en octobre 1894 avec le numéro 13 et s'achève avec le numéro 21, daté d'octobre-novembre 1895. Le rythme de parution aura donc été beaucoup plus soutenu et régulier en 1894-95 que pendant les trois années qui ont précédé. Cela paraît aller à l'encontre de ce qu'affirmera Massicotte en 1914 : plus régulière, la revue jouissait sans doute d'une audience plus fidèle et vraisemblablement plus attentive. En l'état actuel de la recherche, il est cependant hasardeux de vouloir forcer des conclusions bien incertaines. Il reste que pendant quatre ans *L'Écho des Jeunes* a maintenu le contact à la fois avec ses lecteurs montréalais et avec ses correspondants européens, en faisant résonner un ton d'expérimentation et de liberté jusqu'alors sans précédent.

Le premier numéro met en évidence l'intérêt de Grenier pour les textes qu'il lit dans les revues européennes, puisqu'il leur emprunte l'essentiel de son sommaire⁴⁶. Le tout premier

46. Il convient ici de rappeler que le Canada n'adhérait toujours pas aux conventions internationales sur les droits d'auteur, ce que ne manquent jamais de dénoncer les auteurs français qui se trouvent ainsi spoliés par les journaux et revues qui reproduisent sans scrupules les feuillets et les gravures qu'ils trouvent à leur goût. Massicotte proposa dès 1893 la création d'une « société des gens de lettres canadienne-française ». En faisant respecter les droits d'auteur, elle devait susciter le développement d'une littérature nationale en forçant les journaux canadiens à « s'alimenter dans le pays » (lettre à *L'Opinion publique*, 8 avril 1893).

texte est une nouvelle de Fernand Lafargue⁴⁷, au ton grinçant : un jeune homme se suicide sous les yeux d'une actrice qui lui résiste par cruauté et périt à son tour dans l'incendie du théâtre. La fin est édifiante :

Le jeune homme avait encore les yeux ouverts. Hélène vit son regard.

Elle eut la lâcheté d'espérer, et se cramponnant à cette tête sanglante, elle jeta, mais vainement, dans les flammes, ce cri tragique d'ignoble terreur :

— Je t'aime, sauvez-moi, sauvez-moi !

« Cœur de fille » (c'est le titre de cette nouvelle) situait franchement les goûts littéraires de Grenier dans l'espace fin de siècle du « cru et du faisandé⁴⁸ ». Après cela, *Page d'album*, un poème d'Alexandre Dumas fils, s'en tenait à des joliesse banales. Mais ce n'était plus le cas avec *En bémol*, un assez long poème en prose de Gaston Danville qui portait en épigraphe les vers de Verlaine — « Pas la couleur, mais rien que la nuance ». Véritable anthologie des poncifs d'époque dont il distille la quintessence avec toutefois une grande élégance, ce poème suggestif célèbre « la courtisane féline, la courtisane lascive », aux « hanches de canéphore », et dont les « iris d'or vert » sont « prometteurs de voluptés inconnues ». Rien n'y manque, ni la « rutilance des draperies pourpres saignant à ses flancs éburnéens », ni les « horizons vermeils », ni le « boudoir tendu de soie bleue, aux nuances claires d'aigue-marine et de saphir », ni les « senteurs hiératiques ». Voilà qui s'écarte sensiblement, on en conviendra, des beautés de la poésie du terroir, assez étrangère sans doute à l'érotisme qui imprègne l'ensemble des textes présentés. Qu'aurait pensé l'abbé Bailly si ces vers de Fernand Clerget lui étaient tombés sous les yeux : « Et je te maudissais, et meurtrissais ta chair / Ta chair de femme, en des étreintes furieuses » ? Ou de ceux-ci, consacrés par Auguste Génin, dans *Vers pour elle*, à la « pâle courtisane », qui sait « Fouetter d'un brusque appel mon désir qui s'endort / Au gré de mon plaisir devenant sans effort / Vierge chaste ou fauve sultane » ?

À côté de ces vers, *Le Bon Masque*, un bref texte en prose qui clôt le premier numéro, fait bien modeste figure en évoquant « la petite mignonne aux hypocrites yeux, à la perfide bouche ». Le principe des choix effectués par Grenier semble

47. 1856-1903. Romancier prolifique, auteur entre autres de *Fin d'amour*, en 1890.

48. Marc Angenot, *Le Cru et le faisandé. Sexe, discours social et littérature à la Belle Époque*, Bruxelles, Labor, 1986.

avoir été de proposer une juxtaposition de textes osés et d'évocations plus innocentes, en les faisant alterner dans la manière propre à l'esprit du temps, où la femme se fait tantôt vierge inaccessible et tantôt « courtisane » — quand ce n'est pas les deux simultanément. L'imaginaire de la « jeunesse intelligente » qui feuillette ces pages est bien le même à Paris et à Sainte-Cunégonde : c'est celui des « paradis perdus » du symbolisme naissant⁴⁹.

La proclamation signée Paul de Varès⁵⁰, qui figure en ouverture du second numéro, fait office de manifeste. On y trouvera naturellement les ingrédients essentiels d'une revue de jeunes qui cherche le bon combat : l'amour, la jeunesse, la littérature et la liberté, avec la conscience aiguë de tenter quelque chose d'inaugural : « Comme autrefois Minerve sortit toute armée du cerveau de Jupiter, ainsi *L'Écho des Jeunes* jaillit de la pensée de son auteur », et c'était donc à lui « qu'était réservée la gloire de faire le premier pas vers l'émancipation de l'idée dans ce pays ». L'orgueil qui inspire ces lignes à son signataire nous paraît en effet légitime. La distance est grande entre les audaces encore bien timides du *Glaneur* ou du *Recueil* et ces provocations sans ambiguïté, qui ne cherchent pas à se travestir en s'adjoignant de pieuses « vies de Jésus ». *L'Écho* ne fera à aucun moment de pareilles concessions : ni religion, ni patrie, ni terroir ne viendront se mêler à la thématique délibérément moderne, urbaine et érotique des textes publiés, qu'ils soient d'auteurs français, belges ou canadiens.

La réception faite à *L'Écho* par *Le Monde illustré* est sans doute assez caractéristique. Jules Saint-Elme (J. M. A. Denault), dans sa chronique du 21 novembre 1891, à l'occasion de la parution du second numéro, insiste surtout sur *nos jeunes*, puisque « ce fascicule nous apporte les premières pièces d'étoffe du pays ». Il est assez critique au sujet des « reproductions », trop marquées pour son goût de « décadentisme renforcé », mais il approuve — assez mollement — l'appel signé Paul de Varès, qui « trace à la nouvelle revue un programme assez acceptable ». *Morte d'un baiser*, de Cabrette (Massicotte), dont le dénouement est « un peu violent et immoral » est

49. Les « paupières meurtries, qui bientôt demeurèrent baissées, se laissant clore », peuvent évoquer *Les Yeux clos* d'Odilon Redon, une œuvre de 1890. Cf. Petr Wittlich, « Les yeux clos, le symbolisme et les nouvelles formules du pathos » in *Paradis perdus. L'Europe symboliste*, Musée des beaux-arts de Montréal, 1995.

50. Les « Notes bibliographiques » manuscrites de Massicotte, conservées dans ses « spicilèges », donnent « J. G. Boissonnault, avocat » pour utilisateur de ce pseudonyme. Cf. Aussi F.-J. Audet et G. Malchelosse, *Pseudonymes canadiens*, Montréal, Ducharme, 1936.

néanmoins « sur le chemin du parfait dans le genre ». La réaction est donc assez tiède, face à ces productions qui ne lui paraissent peut-être pas rester assez proches de ce qu'il appelle la « juste limite que ne devrait pas dépasser *L'Écho des Jeunes* pour être bien vu de tous ». Saint-Elme n'adhère manifestement pas aux enthousiasmes de Grenier et il le lui fait entendre sur un ton assez désagréable, qui pouvait laisser présager des remontrances plus sévères : « La littérature est toute pour l'esprit : or, ce qui parle aux sens renie et méprise l'esprit, donc *la sensation pour la sensation* n'a rien de littéraire. On m'entendra ; voudra-t-on me comprendre ? » On est là aux antipodes des préférences de Grenier, et il vaut la peine de citer en entier le dernier paragraphe de la chronique, modèle de style jésuite, car il esquisse de manière encore trop claire, hélas !, le programme réactionnaire à partir duquel des efforts comme ceux de *L'Écho* seront finalement jugés et, vraisemblablement, condamnés :

En somme, ce deuxième numéro de *L'Écho des Jeunes* est en progrès sur son aîné, et sur la moralité du fonds et sur l'intelligibilité de la forme. Il est à croire qu'on n'en restera pas là, et que, châtiant de plus en plus l'un et l'autre de ces éléments, on fera de cette revue un canal large et profond, plus tortueux du tout et nettoyé des vases de l'immoralité, par où coulera sur le terrain fécond de l'opinion publique l'eau fertilisante de l'enthousiasme généreux propre aux jeunes esprits.

Ce qui n'empêche nullement *Le Monde illustré* de publier lui aussi du Chatrian et des panégyriques de *L'Amour de Jacques*, de Fuster, tandis que *L'Écho*, peu vindicatif, publie du Marc Hassin — c'est-à-dire Denault, alias Saint-Elme, qui récidive pourtant le 11 février 1893 à l'occasion de la sortie d'un nouveau numéro de *L'Écho* en soulignant que la plupart des auteurs sont Français et que « les décadents canadiens se font de plus en plus rares ».

Belges ou Français, beaucoup de ces auteurs portent des noms aujourd'hui oubliés, encore qu'ils aient tenu leur rang dans les milieux littéraires de l'époque, fût-ce au second rayon, voire sous le manteau. Tel est le cas des Georges Auriol, Émile Blémont, René Caillié, J. -B. Chatrian, Fernand Clerget, Victor Compas (en contact avec Grenier dès l'époque du *Petit Recueil*), Gaston Danville, Henri Degron, O. G. Destrée, Georges Elcar, Charles Fuster, Auguste Génin, Edmond Haraucourt, Fernand Lafargue, Ernest Laumann, Frédéric Lévy, René Maizeroy, Camille Natal, Paul Redonnel, Gaston

Rennes, Mathias Robert, Roger-Milès, Léon Valade ou Gabriel Vicaire⁵¹.

D'autres, d'ailleurs plus âgés, sont beaucoup plus connus, voire déjà célèbres : Paul Bourget, Gustave Droz, Catulle Mendès ou encore Émile Zola. On regrettera sans doute en revanche de voir Jules Renard ne fournir qu'une seule contribution. Le nom le plus significatif demeure cependant celui de Verlaine, quatre fois mis à contribution, avec *Il Bacio*, *Lassitude*, *Intérieur* et *Tête de Faune* : Grenier pouvait plus mal choisir. Les *Poèmes saturniens*, d'où proviennent *Lassitude* et *Il Bacio*, avaient d'abord paru à compte d'auteur en 1866, mais venaient d'être réédités chez Vanier en 1890. *Intérieur* (1867) appartient à *Jadis et Naguère*, publié en 1885 à 500 exemplaires. Quant à *Tête de Faune* (dans le numéro de juin 1892), ce poème faisait partie du chapitre consacré par Verlaine à Rimbaud dans *Les Poètes maudits*, cités sans doute ici dans l'édition de 1888. Au moins trois livres différents de Verlaine circulaient donc à Sainte-Cunégonde dans les années 1890, au moment où s'effectuait à Paris la rupture entre mallarméens et verlainiens, symbolistes et décadents⁵².

Il n'est pas indifférent que la page qui suit *Tête de Faune* soit consacrée par Alex. Gerbée à nul autre que Baudelaire. Il s'y fait l'écho de l'initiative de *La Plume* qui avait réuni un comité (où figuraient entre autres Mallarmé et Zola) destiné à recueillir les souscriptions pour ériger une statue à l'auteur des *Fleurs du mal*. En se moquant au passage de Brunetière et de Drumont, il souligne que « Baudelaire a été mal compris, mal jugé et a beaucoup souffert, il est donc juste que cet hommage lui soit rendu. Ici, en Canada, il compte beaucoup

51. Beaucoup de ces auteurs sont connus des jeunes Montréalais par une curieuse revue française, fondée en 1873, partagée entre Paris et Bordeaux : *Le Biographe*. Dirigé par une femme, Marie-Édouard Lenoir, cet « organe de la société biographique et de l'Académie littéraire et musicale de France », qui existera jusqu'en 1900, publiait les *Compas*, *Natal* ou *Gauche* qui deviendront des « amis » de *L'Écho*. Les rédacteurs de cette revue font eux-mêmes preuve d'une grande curiosité et d'une sympathie très attentive à l'égard des jeunes auteurs canadiens. *Le Monde illustré*, « très belle revue française illustrée à l'instar de nos belles publications parisiennes » y est régulièrement célébré. Son rédacteur en chef, J. M. Denault (alias Jules St Elme ou Marc Hassin) publie dans le *Biographe* un « hommage reconnaissant » à la rédactrice en chef, ce qui finit par lui valoir un portrait en couverture de la revue en juin 1893, assorti d'une longue biographie (que Denault fera reproduire en tête de son recueil *Lueurs d'Aurore*, paru la même année) où l'on souligne entre autres sa collaboration à *L'Écho*. Le même honneur échoira à Ferland, mais pas à Massicotte, qui doit se contenter du statut de « membre actif », accordé en juillet 1893.

52. Cf. les notes de Jacques Borel à son édition de la « Lettre au *Décadent* », *Pléiade*, p. 1365 et suiv.

d'admirateurs, et c'est avec une vive joie que nous applaudissons à cette manifestation de l'art». Baudelaire et Verlaine : l'imprimeur de 19 ans savait choisir ses lectures.

Aussi nombreux qu'aient été au Canada les admirateurs des deux poètes, les œuvres des jeunes du pays sont rares dans les pages de *L'Écho*. La palme revient naturellement à Massicotte, qui donne en tout 10 textes en vers ou en prose au premier volume, sous le pseudonyme d'Édouard Cabrette (il ne signera à nouveau de son vrai nom que dans le volume de 1895). On y perçoit l'influence explicite de Baudelaire dans sa pièce la plus audacieuse, qu'il désigne comme « petit poème en prose » :

MORPHINE

Déesse de l'illusion — Vierge compatissante — Je te dois un chant — Je te dois une hymne.

Pardonne Déesse — mes modestes chants — ne peuvent égarer mon amour — Pardonne à ton adorateur.

O toi si miséricordieuse — Toi, qui, dans mes douleurs lancinantes — alors que la Maladie affreuse me broie dans des étreintes furieuses — viens à mon secours et répand [*sic*] sur mon corps l'insensibilité, ferme mes paupières soigneusement — me balance et m'endort à la façon d'une mère — puis, fait [*sic*] passer devant mes yeux — ces songes riants — ces visions immatérielles, — qui procurent la joie, le plaisir — je te voue un culte.

Sachant tous les maux de la vie — tu te charges de les rendre impuissants — Tu prends notre âme et tu l'amènes loin — bien loin — dans ces pays du rêve — où règne la Jouissance.

Tu nargues la Souffrance et son cortège révoltant — tu donnes au riche la tranquillité — à l'envieux ce qu'il désire — au littérateur, la gloire — au chrétien, le ciel — au miséreux, du pain — à l'adolescent, un idéal — à la fille, un amant.

Déesse de l'illusion — Vierge compatissante — O toi si miséricordieuse — Je te voue un culte.

S'agit-il d'expérimentation strictement littéraire? Toujours est-il que les autres textes présentés poussent l'audace nettement moins loin. On ne sait si le public aura goûté *Morte d'un baiser*, où une amoureuse et nocturne promenade en barque sur le Saint-Laurent s'achève tragiquement, le narrateur n'ayant pu réfréner son désir de donner un baiser à sa compagne qui, transformée « en tigresse », le lui rend et en meurt sur-le-champ. Il y a chez Massicotte un penchant un peu naïf pour les chutes inattendues, qu'il manipule avec une certaine gaucherie, comme dans *Belle, mais...* où une femme suivie dans les rues de Montréal, après lui avoir fait comprendre « cet amour de Théophile Gautier, de Théodore de Banville,

de Jean Richepin pour l'harmonie des contours, des couleurs, la délicatesse des membres et ce mystérieux fluide qui enveloppe ces sylphides», se révèle n'être après tout qu'une « fille publique ». On retiendra cependant que les références de Massicotte sont avant tout parnassiennes, là où celles de Grenier évoquent Baudelaire ainsi qu'un Verlaine rimbaldien. Peut-être pouvons-nous y voir l'une des causes qui feront diverger leurs routes en 1895. Grenier lui-même, toujours sous son pseudonyme d'Alex. Gerbée, donne sur Baudelaire l'écho que nous avons cité, des comptes rendus⁵³, un portrait des frères Massicotte, mais un seul poème en prose, *Rêve d'amour*, dédié à Édouard Cabrette. Le style en est convenu — « marmoréennes blancheurs », « extase enchanteresse », « lèvres lascives », « boudoir aux senteurs enivrantes » — mais parfaitement maîtrisé. Peut-être est-il cependant plus volontiers lecteur qu'écrivain, et plus pamphlétaire que poète.

Dans le numéro de mars 1892 de la revue, Boissonnault s'en prend aux « bigots et rancuniers », toujours sous le nom de Paul de Varès. Après avoir constaté que *L'Écho*, « confiant dans sa destinée, porté sur l'aile de la popularité, voit son nom se couvrir d'un éclat de plus en plus brillant », il s'en prend à ses « dénonciateurs » : « rebuts de la société, *L'Écho* ne vous craint pas. Votre conscience ténébreuse, d'où suintent la jalousie et l'orgueil indompté, peut vous inspirer des colères et vous faire pousser des rugissements indignes : mais c'est en pure perte. » Avoir des ennemis, que peut demander de mieux une jeune revue ? Et tant pis si les adversaires se trompent de cible : « Vous clamez que nous faisons du *Naturalisme* et que nous partons en guerre avec les classiques : c'est une invention imaginaire, une invention de votre esprit dont la bigoterie est le principal. » Les objectifs premiers de l'entreprise sont ainsi clairement réaffirmés : « *L'Écho* n'est pas né pour dogmatiser les peuples ; il n'a pas reçu pour mission de soulever l'énigme des grands problèmes sociaux ; son but c'est d'apprendre à la jeunesse à tenir une plume avec avantage. » Une jeunesse limitée pourtant, rappelons-le, à quelques dizaines de lecteurs, d'après Massicotte, mais les ambitions pédagogiques ici affichées ne peuvent pas ne pas faire penser à ce qu'il en sera quelques années plus tard de la mission autoproclamée de l'École littéraire de Montréal.

La jeunesse : tel est bien le principal destinataire de tous ces écrits. Elle en est aussi en partie l'actrice, dans la fiction comme dans les « silhouettes de nos illustrations » ou dans les

53. Deux livres de Camille Natal, *Gerbe d'œillets et Cœurs de femmes*, un de René Caillié, *Le Poème de l'âme*, un de José Hennebicq, *Le Verbe auroral*, et *L'Orient et les tropiques* de Victor Orban.

nombreux «échos» et «potins» bien concrets qui nous renseignent sur la réalité du milieu où se diffuse la revue. Sous le pseudonyme de Jean Cris, c'est Massicotte qui prend la relève de Jean Rit et de Jean Pleure du *Monde illustré*. En présentant la première livraison de ses «Silhouettes», il prévient qu'il «entend passer au fil de la plume non seulement les littérateurs jeunes et vieux, mais toutes les gloires du pays». G. L. Desaulniers sera sa première victime, suivi de Léon Ledieu et d'Albert Ferland. Quant aux «potins» anonymes, ils nous renseignent sur telle conférence de Rodolphe Brunet, le suicide de Léon Lorrain⁵⁴ ou telle réunion publique un peu mouvementée.

C'est la jeunesse encore qui se passionne sans doute pour ce qui se passe dans les théâtres et les cercles d'amateurs. On l'a vu, c'est là le domaine de prédilection de Grenier, qui rend compte, bien entendu, des visites de Sarah Bernhardt et d'Albani à Montréal, mais la plupart des échos anonymes que publie la revue sont aussi de sa plume : «Vif plaisir» de revoir la grande Sarah, tristesse de devoir signaler quelques sifflets réprobateurs adressés à Albani, parce qu'elle avait chanté en italien et non pas en français. Il ne néglige pas non plus les théâtres anglais, dont il signale les «artistes distingués», ainsi qu'une *Thérèse Raquin* jouée à l'Académie de Musique, mais il insiste surtout sur les soirées où l'on fait des déclamations, de la musique, de la comédie. Ainsi d'une «brillante soirée» du Cercle Molière, réuni à la salle Sainte-Cunégonde en mai ou juin 1892, où s'illustrent Arthur Desjardins au violon, et MM. Naud, Bédard et Massicotte en déclamant du Fréchette et du Coppée. Le Cercle Saint-Henri, de son côté, «marche toujours de progrès en progrès» (le frère André en sera plus tard un membre distingué) et se mérite toute une page dans un numéro de l'hiver 1894, puis encore une en avril ou mai où se trouve également consigné le triomphe de N. Sénécal dans *Les De Chantel*, avec une sobre mention au rôle tenu par Grenier lui-même dans cette production, triomphe redoublé par celui des *Ruines du Château Noir*. Le Cercle Molière n'a pas eu le même succès avec *Les Pirates de la savane*, joué par les Forestiers catholiques⁵⁵ — «il faut avouer que les amateurs du

54. Qui n'en publiera pas moins encore un recueil de *Chroniques* fort spirituelles aux éditions du *Devoir* en 1912.

55. Les Forestiers étaient une organisation de secours mutuel, constituée en «cours» locales, et qui fonctionnait à la fois comme caisse d'assurance et cercle culturel et social. Le mouvement était originaire des États-Unis (depuis les années 1880) et s'était répandu dans toute l'Amérique du Nord ainsi qu'en Angleterre. C'est un Québécois, A. Blouin, qui en fut l'introducteur au Canada à la suite d'un séjour à Chicago. Victor Morin fut le créateur de la première «cour» à Montréal et le fondateur directeur d'une revue, *Le Forestier*, qui disparut assez vite, non sans avoir eu le temps de publier

Cercle Molière ont beaucoup perdu de leur prestige d'autrefois... La palme revient cependant à Mounet-Sully, qui éblouit Grenier en jouant *Hamlet*, même si durant la même période, le Cercle Saint-Henri a fait du beau travail en montant le *Papineau* de Fréchette dont « la mise en scène a été splendide ». En revanche, le *Don César de Bazan* monté par l'Opéra français « ne valait rien », tandis que l'excellent *Les Trois Mousquetaires* de la Compagnie Franco-canadienne a quelque peu souffert d'un Porthos manifestement « pompette » et que *Les Mystères de Montbrun* se sont vu carrément « massacrer ». Heureusement, le Cercle métropolitain a su faire un peu mieux avec le *Fratricide*.

À elle seule, la chronique bibliographique mériterait toute une étude, car c'est là que s'expose le va-et-vient des écrits entre Sainte-Cunégonde et Paris ou Bruxelles. Il faudrait suivre avec précision le développement des relations de revue à revue, retrouver les correspondances, relever la trace des citations de *L'Écho* dans les revues européennes⁵⁶. L'univers imaginaire des petites (ou grandes) revues de l'époque y révélerait ainsi une part de son infrastructure bien concrète, faite d'échanges, de lectures réciproques, de recommandations ou de détestations communes. On y verrait se former un certain goût, au contact de ces écrits cosmopolites, et s'y marquer affinités et dissemblances. La longue liste des titres reçus par Grenier au cours de ces quatre années fait voisiner les revues les plus raffinées et les moins originales, les publications qui quintessenciaient l'esprit parisien et celles qui agitent des provinces écartées. Montréal apparaît, dans ce concert quelque peu cacophonique, comme l'un des pôles d'une francophonie avant la lettre, à la fois fière de ses particularismes locaux et heureuse d'appartenir à une communauté qui veut ignorer les frontières. Utopie fin de siècle, généreuse de ses enthousiasmes.

Il n'est pas indifférent que le premier compte rendu paru dans *L'Écho*, dès la fin de 1891, soit celui de *La Vie grise*, de Vallette : *Le Mercure de France* sera l'une des plus constantes

un conte d'Alphonse Allais. Le mouvement était mal vu par l'Église, qui le soupçonnait — peut-être avec raison — de dissimuler une organisation maçonnique. Ce qui explique la création d'une branche catholique.

56. Grenier établit une liste sommaire des revues européennes qui ont mentionné *L'Écho* dans ses « Dits liminaires » du second volume, paru en octobre 1894. Il cite ainsi des appréciations flatteuses de Remy de Gourmont dans le *Mercure* et de Bernard l'Ermitte dans *L'Ermitage*. Il ne mentionnera pas cet écho de la *Revue Blanche* de Natanson publié en 1891 : « *L'Écho des Jeunes* nous arrive du Canada, oui, monsieur. Les Jeunes ? Zola, Mendès, Gustave Droz (!), accompagnés il est vrai de puisnés, moins talentueux bien que montréalais. Bref, écho fort affaibli. Enfin ! »

références de la revue de Grenier, à côté du *Sillon* et de *La Revue artistique et littéraire*, vite rejoints par *Le Coin du Feu* de Bruxelles et *L'Ermitage* de Paris. Les lecteurs montréalais exigeants pouvaient ainsi savourer, comme leurs pairs européens, les fragments de *L'Ève future* de Villiers de l'Isle-Adam, les premiers textes de Jarry ou les proses de Stuart Merrill. Il serait évidemment trop long de tout détailler, mais il faut cependant noter, parmi la liste des revues amies de *L'Écho*, un fort contingent occitan : la sympathie pour les félibres est évidente. D'autre part, l'élargissement des relations se fait rapidement, étendues à la *Jeune Belgique* et au *Rouen-Artiste*⁵⁷ ainsi qu'à *La Revue indépendante* (où paraît Ibsen). *L'Écho* épouse alors sans problème les bonnes causes de ses correspondants et relaie ainsi la *Nouvelle revue* en guerre contre Nordau, dont *Dégénérescence* « insulte et cherche à abaisser les écrivains de cette génération », ou encore le *Chambard socialiste*, où les « rimes socialistes » de Clovis Hugues lui paraissent « admirables ».

Armé de ces soutiens et de ces voisinages, Gerbée peut entamer le second volume de *L'Écho* avec des « dits liminaires » où il ramasse ses ambitions et celles de la revue :

Mille mercis à nos dévoués amis pour leur agréable travail, et qu'ils trouvent ici toute l'expression de notre gratitude pour le plaisir qu'ils nous ont causé, en unissant leurs efforts aux nôtres, afin de créer une littérature d'art au Canada.

Nous n'avons pas entièrement fait réussir le projet caressé depuis si longtemps, mais enfin, nous avons réveillé le public insouciant et donné le goût, aux intelligents, de s'occuper du mouvement littéraire français. [...]

Donc, à tous nos confrères qui luttent vaillamment pour la défense de l'Art, en France et en Belgique (cette seconde France littéraire), souhaits et vœux de succès immense pour eux... et aide pour nous!... »

Le « mouvement littéraire », la France et la Belgique, une « littérature d'art ». Pendant sa dernière année, *L'Écho* va s'efforcer en effet de rester fidèle à son programme. Mais si l'élan est bien là, on ne peut que constater un certain affadissement des sommaires, qui font la part trop belle à J.-B. Chatrian ou à Camille Natal. Parmi les nouveaux noms, celui de Hérédia se trouve mis en exergue (le lecteur de *L'Écho* découvre *Vitrail*) grâce à une note de la rédaction : « Ce maître

57. Cette revue normande appartient au même réseau que *Le Biographe*. *L'Écho* s'y trouvera lui aussi mentionné.

vénééré, pieux orfèvre, dédaigneux des vaines gloires, a su condenser dans la forme précise des sonnets harmonieux la plus sonore poésie, la plus scintillante constellation de mots. Son livre : *Les Trophées*⁵⁸, d'où sont extraits les vers qui précèdent, est un pur joyau dont s'enorgueilliront les lettres françaises.» Mais c'est Redonnel qui a droit à trois pages de compte rendu de ses *Chansons éternelles*, même si Brinn Gaubast (associé à *La Revue d'aujourd'hui*, curieux traducteur et commentateur de Wagner, dont le travail sera présenté dans le dernier numéro de *L'Écho*) fournit quelques poèmes au cours de l'année. Cabrette (Massicotte) est toujours là, mais l'on voit aussi apparaître Victor Orban (un Loti poète) et René Caillié, directeur de *L'Étoile*, dont les penchants ésotériques semblent séduire Grenier (à qui il dédie l'un de ses poèmes).

Surtout, cette dernière année de *L'Écho* est marquée par l'émergence d'un intérêt plus soutenu pour les auteurs locaux. C'est ainsi que J. M. A. Denault se voit célébrer en cinq pages dans le numéro de février 1895 par Massicotte, qui souligne que «jamais, peut-être, en ce pays, une génération n'a produit, spontanément, autant d'écrivains [...] Le réveil des jeunes que j'annonçais, il y a quatre ou cinq ans, est bel et bien un fait accompli.» Il en rend grâces à Fréchette, qui a «créé un mouvement littéraire indiscutable». Massicotte se peint alors lui-même, jeune étudiant, au moment où il avait fait la connaissance de Denault : «j'étais lourd, modestement chrétien, ne jurant que par Gauthier [*sic*], Baudelaire, Verlaine et les décadents...», là où Denault n'admirait que Veillot et Lamartine. L'article de Massicotte semble bien marquer ce qui va être son virage vers une littérature nationale. Il fait d'ailleurs suivre son panégyrique de Denault par une célébration en vers adressée «Au maître Louis Fréchette». L'influence de Massicotte est forte, puisque le numéro de mars propose une nouvelle biographie, celle de Ferland, qui possède «le souffle divin». Ses propres proses et poèmes occupent une place importante dans les sommaires de l'année, y compris des extraits de sa brochure sur Sainte-Cunégonde. Pendant ce temps, Grenier paraît garder ses enthousiasmes personnels, plus orientés vers la France, et teintés d'un certain goût pour le paranormal qui recommence à faire des ravages. C'est ainsi que *L'Écho*, dans une pleine page publicitaire, va proposer en prime aux abonnés le service gratuit du *Journal du magnétisme*. Surtout, les comptes rendus de

58. Le livre vient de paraître, en 1893. Les poèmes recueillis avaient paru depuis une trentaine d'années dans diverses revues.

séances théâtrales se multiplient, trop nombreuses pour que nous les citions toutes. On relèvera seulement, dans le numéro de juin 1895, celui de *Paul Kauvar*, joué par le Cercle Saint-Henri, « œuvre forte et intéressante qu'on a présentée à un public d'élite » et dont le « tableau du rêve » a été « superbe ». On sait que Nelligan y assistait sans doute, puisqu'il s'y est entiché d'une actrice et que Kauvar lui fournira un pseudonyme⁵⁹.

Le tout dernier numéro de *L'Écho*, daté d'octobre-novembre 1895, ne laisse rien présager de la suspension définitive de la revue. Il s'ouvre sur un sage sonnet de l'exotique Victor Orban, qui met en vers *Aziyadé*, et se poursuit par *L'Aïeul*, une « prose » de Georges Oudinot, extraite d'une plaquette en préparation, et *Vos yeux*, poème de Georges Elcar. La jeunesse canadienne se trouve représentée par Grenier lui-même, dont un texte en prose évoque une « impure courtisane » et ses flancs, « calice de la volupté », dont le baiser tue « un blond jouvenceau » — « Sitôt l'étreinte finie, il tressaillit, battit l'air de ses bras et tomba froid, inanimé, mort, près du lit de la courtisane infâme, marchande d'Idéal, prêtresse du Rêve! ». L'auteur reste ainsi fidèle au ton qui était celui de la revue, quatre ans plus tôt. Rien de comparable avec le *Viens!* de Germain Beaulieu, qui implore : « Jeune fille, à toute heure/Dans mon âme qui pleure/Chante ta chanson. » Massicotte, lui, donne un *Croquis d'été*, pendant de son *Croquis d'hiver* naguère condamné par *La Revue canadienne*. Montréal, « la ville aux cent clochers » qui « rayonne de toute la splendeur de ses brillants édifices » en est encore l'héroïne, mais sans l'érotisme insinuant de sa contrepartie. Il s'agit en fait d'une étude qui ne manque pas de force sur un orage estival dont il s'agit de rendre l'intensité — mais « Quel mortel peut oser rendre ce tableau effroyable d'immensité, de grandeur, d'infini... » ?

Les derniers « échos » parlent du deuil de Brinn Gaubast, qui vient de perdre son épouse, fustigent les « imbéciles » qui ont essayé de faire interdire la vente à Montréal du *Courrier français*, « journal artistique », et vantent le dernier numéro du *Mercure de France*. Quant à « nos amateurs », « la Cour Sainte-Cunégonde, malgré le concours du Cercle Molière, n'avait

59. Massicotte, secrétaire de l'École littéraire de Montréal, resta fidèle à Nelligan. Il lui consacra des recherches biographiques et alla jusqu'à faire du *Vaisseau d'or* le thème de l'un des 21 chars allégoriques du défilé qu'il organise sur le thème général « Nos poètes disparus » lors de la Saint-Jean-Baptiste de 1936. Un de ses propres poèmes (*A l'aimée*) figurait avec *Salons allemands* de Nelligan dans le recueil de poésies manuscrites offert par les membres de l'École à Louis-J. Béliveau, trésorier, à l'occasion de son mariage en 1897 (cf. l'article de René.-O. Boivin dans *La Patrie*, 19 février 1939).

guère réussi qu'à faire une demi-salle». Voudra-t-on y voir un présage de ce qui sera peut-être arrivé à *L'Écho* lui-même, que le public n'aurait suivi qu'à moitié, en nombre insuffisant pour assurer sa survie matérielle? On pourra tout aussi bien supposer que l'entreprise qui consistait à donner un pendant montréalais au *Mercury* ou à *L'Ermitage* surestimait l'audience possible ou sous-estimait les courants hostiles qui allaient l'emporter. Utopie «artiste» née dans un milieu trop restreint, assiégé par les cléricaux puis abandonné par les tenants de la littérature «nationale», *L'Écho* s'était fait comme «en rêve», pour reprendre le titre du dernier texte de Grenier, foudroyé comme le «jouvenceau» par le baiser de la courtisane, que «l'illusion avait tué plus sûrement que la réalité».

*

Dans le monde compliqué et souvent incestueux des petites revues, les choses ne sont pas toujours transparentes. Bien des obscurités subsistent quant aux vraies motivations des uns et des autres, quant à leurs préférences et à leurs goûts. Le fait que Grenier, malgré le rôle majeur qu'il a joué dans cette histoire, ne semble pas avoir été lié à l'École littéraire de Montréal, au contraire de Massicotte, recouvre peut-être des dissensions et des choix personnels divergents. On peut supposer que, plus jeune et plus radical que Massicotte, Grenier aura préféré son activité de libraire et son engagement dans le théâtre plutôt que de soutenir une littérature qu'il n'appréciait pas, puisque les poètes de l'École littéraire, y compris Nelligan, tournaient en fait le dos à l'esprit fin de siècle. Grenier resta peut-être alors tout seul, dans son atelier de Sainte-Cunégonde ou dans sa librairie du boulevard Saint-Laurent, à savourer discrètement ce que lui envoyait sans doute encore une avant-garde parisienne désormais privée d'un écho canadien.